



Un drogman, de Palmyre à Chicago

Jean-Baptiste Yon

► To cite this version:

Jean-Baptiste Yon. Un drogman, de Palmyre à Chicago. *Tempora : annales d'histoire et d'archéologie*, 2015, 20-21 (2011-2012), pp.79-95. halshs-01709383

HAL Id: halshs-01709383

<https://shs.hal.science/halshs-01709383>

Submitted on 31 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN DROGMAN DE PALMYRE À CHICAGO

JEAN-BAPTISTE YON

Les épigraphistes du monde classique savent bien qu'il est extrêmement rare que les sources littéraires soient directement confirmées par des inscriptions, à l'exception notable de celles qui concernent de très grands personnages (rois, empereurs, gouverneurs). Il en est de même dans le monde moderne, où par ailleurs l'habitude épigraphique n'a plus la même importance que dans l'Antiquité. Il est encore plus rare qu'une inscription puisse être rapprochée d'un texte « littéraire » qui en relate la confection.

Pourtant, une inscription encore inédite de Palmyre permet d'effectuer ce type de recoupements, ainsi que des rapprochements prosopographiques qui éclairent assez bien les débuts du tourisme au Proche-Orient, et particulièrement vers l'oasis syrienne. L'inscription en français datée de 1885¹ entre dans une série d'inscriptions, graffiti et signes divers (on connaît de nombreux exemples à Baalbek) qui marquent le passage de voyageurs occidentaux sur les grands sites du Proche-Orient².

Bien que réservé en réalité à une élite fortunée, ce type de voyage n'était plus l'apanage de quelques aventuriers ou explorateurs dans les années 1860-1880. Ce qui fait l'intérêt du document présenté ici est qu'on assiste alors à une mutation qui fit passer le voyage à Palmyre d'une aventure extrêmement

¹ Elle m'avait été signalée en 2003 par Jacques Seigne, que je remercie à cette occasion. M. Gawlikowski qui a vu l'inscription au printemps 2011 m'a lui aussi fait parvenir ses notes à ce sujet, ainsi que plusieurs indications bibliographiques (en particulier à propos de la carrière américaine du drogman) très utiles. L'inscription n'a jamais été publiée, mais a été signalée dans l'article de BOUNNI, A. et SALIBY, N. (1968), « Fouilles de l'annexe de l'agora à Palmyre. Rapport préliminaire », *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* 18, p. 101 : « Nous avons trouvé un texte écrit sur une de ses pierres [*i.e.* du mur oriental de l'annexe de l'agora] et commémorant une messe célébrée par un abbé grec catholique en avril 1885 ».

² C'est en Égypte que les graffiti de voyageurs sont les plus nombreux, on consultera par exemple les dix volumes parus en 2011 de R.O. De KEERMAECKER, *Travellers' Graffiti from Egypt and the Sudan*. Il ne s'agit presque que de graffiti très courts, un simple nom, bien différents de l'inscription commémorative, relativement détaillée, de Palmyre.

risquée, peu différente dans le fond des premières visites au XVII^e-XVIII^e s., à un passage obligé du « grand tour » au Proche-Orient, entre les visites à Jérusalem, Baalbek, Damas et Alep. Ce voyage ne devait pas être si fréquent – on manque de statistiques –, même dans les années 1880-1890, mais il est présenté comme possible par les guides de voyage, dont les premières éditions sont justement contemporaines (seconde moitié du XIX^e s.). Plusieurs témoignages en montrent toutefois le coût et la relative difficulté avant la première guerre mondiale³.

Le but de cet article est de publier cette inscription et de la mettre en relation avec une série de témoignages « littéraires ». L'ensemble renseigne sur la personnalité d'un drogman, guide-interprète, qui était apparemment une sorte de spécialiste de l'expédition à Palmyre dans les années 1870-1880, ainsi que de l'accompagnement de voyages scientifiques divers.

L'inscription et le voyage de Mme Le Ray

L'inscription se trouve toujours dans l'annexe de l'agora de Palmyre. Comme on le sait, le mur oriental de cette annexe, vraisemblablement une basilique⁴, s'est écroulé et les blocs qui le constituaient se trouvent désormais sur le sol de manière assez régulière. L'inscription se trouve sur l'un de ces blocs du mur et a été gravée, après sa chute, sur une surface propice. Il s'agit presque d'un graffito, d'une gravure peu profonde, œuvre d'un lapicide occasionnel. La lecture est assez aisée, excepté pour la fin de la l. 3, qui n'est peut-être pas complète. Le nom formé par les lettres visibles (Anger) est assez courant pour qu'on s'en tienne à cette lecture, mais il n'est pas exclu que le nom ait comporté une ou deux lettres de plus (Angeras, Angerie ?)⁵.

La pierre mesure 79 x 200 cm ; hauteur des lettres : 6 à 7 cm. Le texte est entièrement en majuscule, avec l. 3 ME (2^e et 3^e lettres) en exposant ; je rétablis la typographie normale, en reproduisant les points (l. 3 et 7) et le tiret (l. 7) effectivement gravés sur la pierre (*Fig. 1*).

³ Voir par exemple le récit du voyage d'Émile Bertone (GUILLAUME, E. (1897), « Les ruines de Palmyre et leur récent explorateur », *Revue des deux mondes*, en particulier p. 388-391). On consultera également MORLIER, H. (2005), « Une série de prestige des guides Joanne : l'itinéraire d'Orient », *Les guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs...*, *Actes de la journée d'études du 19 mars 2004*, BREUILLOT, M. et BEAUFILS, T. (éds.), Strasbourg, p. 17-41, 4 figs. Les conditions du voyage à Palmyre entre 1860 et 1914 sont un sujet auquel je consacrerai une étude future.

⁴ Voir DELPLACE, Ch. et DENTZER-FEYDY, J. (2005), *L'agora de Palmyre*, BAH 175, Beyrouth-Bordeaux.

⁵ M. Gawlikowski me propose de lire « L'angl[ican] », qualificatif qui s'appliquerait à Melhem Ouardy et renseignerait de manière intéressante sur sa carrière. Je distingue pourtant la barre médiane horizontale du E et le bas de la boucle du R, ainsi que la barre oblique de cette même lettre, qui descend vers la droite.

« L'abbé Pierre Cadi Grec Catholique uni
a célébré la messe *vac* en présence de
M^{me} Le Ray et MM. H. Lacaille et L. Anger[?]

4 Melhem Ouardy drogman

Les jeudi et samedi saints
dimanche et lundi de Pâques
avril – 1885. »



Fig. 1 : L'inscription française de Palmyre.

En 1885, le dimanche de Pâques était le 5 avril ; les événements relatés datent donc des 2-6 avril de cette année et la pierre a été gravée pendant ces quelques jours, car il est bien rare que les séjours à Palmyre à cette époque dépassent une semaine⁶.

L'inscription est apparemment la seule de son genre sur le site. Bien que le témoignage qu'elle fournit puisse apparaître comme anecdotique, la personnalité du drogman explique qu'on s'étende un peu plus longuement sur ce sujet. Melhem Ouardy est en effet connu par d'assez nombreux témoignages, en particulier par un document dont l'auteur est justement un des visiteurs mentionnés par l'inscription.

Cet exemple illustre bien les différences entre ce qu'apprend une inscription et ce que révèle un texte littéraire (même si l'adjectif peut dans ce cas présent paraître un peu flatteur). Le *Bulletin de la société de géographie de Lyon*, tome cinquième, paru entre 1883 et 1885, comporte en effet le récit d'un voyage à Palmyre par une certaine Mme Le Ray (séances de juin-juillet-août 1885), qui n'est autre que celle qui est mentionnée par l'inscription. Son récit a aussi été publié à part, la même année⁷. On ne s'attardera pas ici sur la qualité de ce témoignage, mais deux points sont à souligner. Le récit est

⁶ Selon le guide Joanne (ancêtre du Guide bleu) de 1882, il faut compter 10 à 12 jours pour l'aller-retour Damas-Palmyre, soit environ une semaine sur place.

⁷ Mme LE RAY (1883-1885), « Voyage aux ruines de Palmyre », *Bulletin de la société de géographie de Lyon* 5 (10^e livraison), p. 567-574 (= Mme LE RAY, *Voyage aux ruines de Palmyre*, Lyon, Société de Géographie de Lyon, 1885).

centré sur la narratrice, et ses compagnons de voyages européens (français ?) n'apparaissent pas, même à titre allusif. Le drogman est cité nommément⁸, de même que le prêtre (de manière anonyme), comme on le verra.

Par ailleurs, la narratrice n'accorde à Palmyre qu'un peu plus de deux pages, moins qu'à Qaryatein et autant qu'à Djeroud, les deux étapes habituelles du voyage entre Damas et Palmyre. L'accueil des cheikhs locaux à Qaryatein et à Djeroud est matière à récit détaillé. Sur la semaine passée à Palmyre (du mardi 31 mars au mardi 7 avril), on a peu de renseignements : visite des tombeaux, du temple de Bel (« temple du soleil »), éloge des ruines⁹ :

« Ayant visité Athènes, le Péloponèse [*sic*], Rome et les temples de Poestum [*sic*], je crois pouvoir mettre Palmyre au dessus de tout. Le voyageur se posera où il voudra, il tournera sur lui-même, et ses regards seront toujours ravis. »

Le camp était installé dans l'agora ou son annexe, assimilées au palais de Zénobie, selon une identification courante à l'époque. Dans le cours de la description, l'auteur évoque le fantôme de Zénobie (« elle vit encore ») et poursuit ainsi¹⁰ :

« Dans cette cour somptueuse j'ai fait dire la messe plusieurs fois, et j'espère qu'elle [Zénobie] en aura tiré quelque fruit. Le prêtre que j'avais amené de Damas a pensé comme moi que le saint sacrifice n'avait pas été célébré à Palmyre depuis les premiers temps du Christianisme, et qu'il ne serait pas mal à propos d'en consacrer le souvenir par une inscription. Nous choisîmes dans les décombres du mur de droite une pierre de deux mètres de long, offrant comme une table bien unie, sur laquelle on pût graver les caractères, préalablement tracés au charbon. Nous eûmes la chance de trouver à Tadmor un ouvrier assez adroit pour exécuter ce travail sous nos yeux. »

Le hasard a donc fait que l'inscription a été conservée jusqu'à nos jours et que les circonstances de son exécution nous sont également parvenues. Je reviendrai ailleurs, autant qu'il est possible, sur la personnalité des membres européens de l'expédition qu'accompagnait Melhem Ouardy, en particulier ceux que Mme Le Ray n'a pas jugé dignes de mention dans son texte. On peut supposer qu'il était difficile dans l'inscription rédigée en leur présence de ne pas les citer. Peut-être aussi les difficultés du voyage avaient-elles tendu les

⁸ *Ibid.*, p. 567 : « Je quittai Damas le 26 mars 1885, avec une escorte de vingt-six personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs soldats, indispensables, m'avait-on dit, quoiqu'ils eussent l'air moins belliqueux et surtout moins dévoués que le drogman Melhem Ouardy et ses moukres. »

⁹ *Ibid.*, p. 572.

¹⁰ *Ibid.*, p. 571.

relations, et qu'au retour en France, Mme Le Ray ne souhaitait plus faire état de la présence de MM. H. Lacaille et L. Anger ? Il sera sans doute difficile d'en savoir plus, sauf s'il s'avère que l'une de ces personnes a elle aussi raconté son voyage par écrit.

La carrière de Melhem Ouardy

Le drogman, quant à lui, avait acquis une certaine célébrité dans les écrits des voyageurs européens contemporains. Sa carrière, autant qu'on peut la reconstituer, a débuté avant 1870, date à laquelle il apparaît déjà en relation avec Palmyre. En effet, la femme du célèbre explorateur Richard Francis Burton (19 mars 1821 – 20 octobre 1890), Isabel Burton (née Arundell, 20 mars 1831 – 22 mars 1896), relate en deux occasions son voyage à Palmyre en avril 1870, accompagnée de son mari et de deux gentlemen étrangers, l'un russe, l'autre français, mais surtout d'un « excellent drogman, Melhem Wardi de Beyrouth » (dans *Unexplored Syria*, publié en 1872¹¹). Celui-ci avait apparemment fait une excellente impression à Mme Burton qui dans ses souvenirs publiés en 1875 le désigne comme son drogman préféré et en fait un éloge flatteur¹² :

« My favourite Dragoman, Mulhem Wardi, a Beyrout Maronite, was with us. In Syria we all have our pet Dragoman, as most people in England have a pet doctor or pet clergyman. We swear by him, and recommend him to all our friends. (...). Mulhem makes camp life almost too luxurious. He is honest, hard-working, and unpretentious — a worthy, attached and faithful man, with whom I could trust a sack of gold or my life. I found him most intelligent and thoroughly understanding comfort and luxury in travelling. He was never tired, never cross, yet I do not know when he could find time for rest; always singing over his work. Ask him for anything day or night, at any hour, and you have it as soon as mentioned. There are no starved horses or mules, no discontented, grumbling servants; he is always cheerful, never forward or presuming, and as brave as a lion. I have known him throw himself between a

¹¹ *Unexplored Syria. Visits to the Libanus, the Tulúl el Safá, the Anti-Libanus, the Northern Libanus, and the 'Aláh*, by Richard F. BURTON and Charles F. Tyrwhitt DRAKE, in two volumes, Londres, Tinsley Brothers, 1872, I, p. 23 (cette partie est rédigée par Isabel Burton) : « We engaged an excellent dragoman, Melhem Wardi of Beyrout, six servants, a cook, twenty-eight donkeys to carry baggage. » L'escorte au total comptait une centaine d'hommes (*ibid.*, p. 24).

¹² *The Inner Life of Syria, Palestine, and the Holy Land, from my Private Journal*, by Isabel BURTON, in two volumes, Londres, Henry S. King & Co., 1875, I, p. 206-207. Le même est également cité de manière anecdotique p. 260 : l'incident – le drogman lui conseille de ne pas intervenir contre un Européen résident à Beyrouth qui maltraite un animal – prouve en tout cas que le rôle du drogman n'est pas seulement d'accompagner lors d'expéditions, mais que certains avaient une présence plus quotidienne auprès des Européens qui les employaient. À cette époque (jusqu'en 1871), Richard Burton était consul britannique à Damas et l'incident a pu avoir lieu à cet endroit aussi bien qu'à Beyrouth. Le texte n'est pas clair sur ce point.

woman and a vicious horse, and receive the whole force of the kick intended for her on his chest. He is a man I should always like to have in my service, and were I about to travel in the East, I should consider it worth my while to telegraph to him from London to Beyrout to meet me at Cairo or Alexandria, and to secure his services for my whole tour. His brother Antún also came with us. He is a “dandy” Dragoman, very much liked by the French noblesse; but give me good, honest, plain Mulhem. The two are fairly described by the adjectives “useful” and “ornamental”. »

Ce frère nommé Antoun évoqué à la fin du texte est connu par ailleurs, pas seulement comme drogman, ainsi qu’on le verra plus loin. Le fait qu’il soit aimé de la « noblesse française », quoi que cette désignation signifie exactement, prouve qu’il a déjà une certaine réputation et sans doute une certaine expérience. On sait par le récit de voyage d’un certain Raoul Lacour qu’Antoun était actif vers 1868-1869, en Égypte, où son frère le secondait¹³. L’impression faite par l’aide-drogman est d’ailleurs assez favorable¹⁴ :

« Notre drogman est Antoun-Elias-Ouardi de Beyrout. Ouardi en arabe veut dire rose. Il est maronite de religion, parle bien français et est allé plusieurs fois à Paris. Il a servi de drogman à plusieurs hauts personnages et plusieurs belles dames. Il est ferme et un peu colère, ce qui ne fait pas mauvais effet auprès des matelots et des habitants et lui donne un grand ascendant sur eux.

Son frère Melhem nous sert de garçon de table ; franc, ouvert, joyeux, il nous a pris en affection. D’une vigueur et d’une souplesse rares, il ne sait à quoi les dépenser. Dans le cours du voyage, il excite les matelots, se mêle à la manœuvre et pousse à la perche de toutes ses forces ; mais qu’une indisposition le prenne, qu’un accès de fièvre l’arrête, et le pauvre Melhem se croit perdu. Il ne sait que quelques mots de français ; mais à la fin du voyage nous nous comprenons parfaitement. Il a une admiration, un dévouement, un culte pour son frère Antoun, plus riche et plus instruit que lui.

Leur beau-frère Giorgios est médecin arabe¹⁵. Ses fonctions à bord sont mal définies : il ne tient pas du tout à ce qu’elles le soient plus, et passe tout son temps à fumer le narghileh. »

¹³ LACOUR, R. (1871), *L’Égypte, d’Alexandrie à la seconde cataracte* (Précédé d’une notice biographique de L. Filhos), Paris, Hachette. Raoul Lacour, jeune avocat, est mort de la suite de ses blessures à la guerre de 1870, et son récit est publié de manière posthume. Le voyage n’est pas daté, mais on apprend entre autres qu’il s’est effectué peu avant l’inauguration du canal de Suez en 1869 (voir p. 466 : « Depuis que nous avons visité l’isthme, le canal a été ouvert et livré aux besoins du commerce »).

¹⁴ *Ibid.*, p. 217-218. Les deux frères sont cités à plusieurs reprises dans l’ouvrage, de manière assez positive généralement.

¹⁵ Il doit s’agir du même que le Abou Salim qui accompagna Émile Chantre à Tiflis (Tbilissi) : voir *infra*.

Les deux frères étaient donc assez jeunes à ce moment (1870), comme le prouve également le témoignage de Louis Lortet (22 août 1836 – 26 décembre 1909), médecin et naturaliste, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, célèbre en ce qui nous concerne ici pour ses deux missions en Syrie (1875 et 1880). Il en tira un récit continu fictif qui compile ses deux voyages¹⁶. Outre sur une gravure qui le représente en compagnie d'un couple de chiïtes (« métoualis ») (Fig. 2), Melhem Ouardy apparaît à plusieurs reprises et semble avoir accompagné Lortet tout au long de son (ses ?) voyage(s). En 1875 ou 1876, il est ainsi décrit¹⁷ :

« ... notre caravane, placée sous la direction d'un drogman, Melhem Ouardy, chrétien maronite, jeune encore et d'un caractère vif et gai. C'est un grand et beau garçon, fort et vigoureux, âgé de vingt-six ans seulement. Il a parcouru la Syrie et la Palestine dans tous les sens, connaît tous les dialectes, a des amis partout, et parle assez correctement le français et l'anglais. »

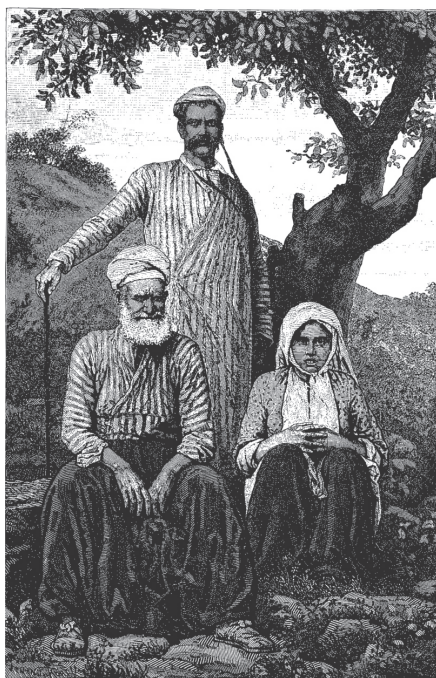


Fig. 2 : « Le drogman Melhem (Maronite) et Metoualis de Honaoueh. Dessin de E. Zier, d'après des photographies », *Le Tour du monde* XLI, 1881, p. 29.

¹⁶ Sur Louis Lortet et son récit, voir PERRIN, E. « Mission scientifique, récit de voyage et projet colonial. *La Syrie aujourd'hui* de Louis LORTET (1875-1884) », in PERRIN, E. (2009) (éd.), *L'Orient des Lyonnais*, Lyon, p. 61-76.

¹⁷ LORTET, L. (1880), « La Syrie aujourd'hui », *Le Tour du monde* XXXIX, p. 191. La gravure se trouve à la p. 29 du vol. 41 de 1881. L'ensemble de la série d'articles a été reproduit à part sous un titre un peu modifié (*La Syrie aujourd'hui. Voyage dans la Phénicie, le Liban et la Judée. 1875-1880*, Librairie Hachette & C^{ie}, Paris, 1884). Le départ pour l'Orient est censé avoir eu lieu en mars 1875 de Marseille, mais il est difficile de savoir quand L. Lortet arriva à Beyrouth.

Si l'on accepte ces données, il est donc né vers 1849 ou 1850 et a probablement commencé ce métier dans la seconde partie des années 1860, quelques années après Antoun, visiblement son aîné.

Le voyage mené par L. Lortet avait pour but principal l'étude de la faune (étude des éponges fibreuses en 1875 et faune du lac de Tibériade en 1880), ainsi que des visées anthropologiques et archéologiques (fouilles d'une nécropole phénicienne à Tyr en 1880), cherchant à enrichir les collections du Muséum de Lyon. Cela explique que l'expédition soit passée principalement par le sud du Liban et le nord de la Palestine, de Beyrouth à la mer Morte, avec retour par Damas. Au cours du récit, le drogman apparaît à l'occasion dans son rôle d'interprète et de guide¹⁸. Les termes sont toujours élogieux, mais L. Lortet reste très succinct sur sa personnalité. Un événement, vers la fin du récit, vient nous en apprendre un peu plus et prouve que le voyage dans la steppe avait conservé son aspect dangereux¹⁹ :

« Dans une de ses dernières traversées du désert de Syrie, entre Damas et Bagdad, notre drogman Melhem a été attaqué par une tribu hostile. Il m'a montré sa poitrine, ses flancs et son dos labourés de coups de lance qui n'ont fait heureusement que lui déchirer la peau. Il a ensuite été dévalisé, laissé absolument nu, couché sur le sable, et n'a dû son salut, quelques heures plus tard, qu'au passage inattendu d'une caravane. »

Dans le récit de L. Lortet, il s'agit d'ailleurs de la dernière mention du drogman. L'incident est difficile à replacer dans la chronologie, mais on peut supposer qu'il s'insère entre les deux voyages du savant français, sans doute peu avant la date du second, c'est-à-dire 1880. L'inscription de Palmyre datée de 1885 prouve néanmoins qu'il avait continué à fréquenter la steppe et à y conduire des touristes (voir ci-dessous pour un autre voyage probable, vers 1890). Dans l'éloge du drogman par L. Lortet, on fera sans doute la part du genre littéraire voulu par l'auteur, qui a le souci de frapper le lecteur par des types bien marqués, l'honnête et courageux maronite faisant partie de ces types humains. La reconstruction partielle du récit par l'auteur doit rendre prudent sur la véracité des événements décrits, mais l'ensemble est tout à fait vraisemblable et correspond à ce qu'on sait par ailleurs, aussi bien de Melhem Ouardy que des conditions des voyages au Proche-Orient pendant ces années.

De manière assez amusante, on possède d'ailleurs un autre témoignage sur l'expédition de 1880, par l'un de ses membres, Pélagaud, dont le nom n'apparaît nul part chez L. Lortet, mais qui donna en 1881 un récit assez détaillé

¹⁸ *Le Tour du monde* XLI, p. 38, p. 76 ; XLIII, p. 192, p. 198-199, 206 ; XLIV, p. 346.

¹⁹ *Le Tour du monde* XLIV, p. 370.

dans la *Nouvelle Revue*²⁰. Il devait seconder Lortet dans la partie archéologique de la mission (fouilles de nécropoles à Tyr). Son texte est beaucoup plus précis sur le nom des membres de l'équipe (outre M. et Mme Lortet, MM. Vignon et Motte), et on y retrouve Melhem Ouardy, dont on apprend l'origine exacte (Deir el-Kamar). Il apparaît cette fois sous un aspect un peu différent, en tout cas moins élogieux, mais n'intervient plus dans le reste du récit²¹ :

« On traite avec un drogman qui se charge de toute la partie matérielle du voyage, des tentes, des chevaux de selle et de somme, des domestiques, de la cuisine et des guides, pourvu qu'on ne s'écarte pas des chemins battus et de l'itinéraire ordinaire des caravanes. Le choix de cet "entrepreneur de transports" a naturellement une grande influence sur la réussite d'un voyage, puisque c'est par son intermédiaire seul que peuvent avoir lieu toutes les communications avec les indigènes dans un pays dont on ne connaît pas la langue. Le nôtre se fixe sur Melhem-Ouardi, un jeune Syrien de Deir-el-Kamar dont M. Lortet a déjà expérimenté, dans un précédent voyage, le bon vouloir, la complaisance et l'activité. Malheureusement, Melhem a depuis lors fréquenté les puissants de la terre, il a conduit des lords anglais, voire le roi d'Italie, l'empereur du Brésil, et toutes ces grandeurs lui ont un peu fait perdre la tête. Vaniteux comme une femme, criard, turbulent, tapageur comme un enfant mal élevé, il considère que semer l'or à pleines mains est le premier devoir d'un gentilhomme, et qu'un drogman comme lui sait marcher de pair, quoique ne sachant ni lire ni écrire, ni parler bien correctement aucune langue, avec les plus grands seigneurs du monde. Aussi possède-t-il, comme Panurge, soixante et trois manières de se procurer de l'argent, et davantage encore d'en dépenser. Au demeurant, très bon garçon, très zélé pour nous aider dans nos recherches et nos récoltes scientifiques, pourvu que le soleil ne soit pas trop haut sur l'horizon, car il craint la chaleur comme un ours blanc. »

Par la suite, Melhem Ouardy est à nouveau présent dans un récit de voyage scientifique, celui de l'adjoint au Muséum de Lyon de Louis Lortet, Émile Chantre (1843-1924)²². Il accompagna en effet ce dernier de Beyrouth à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi en Géorgie) au cours de l'année 1881. Melhem Ouardy est d'ailleurs représenté p. 275, sur une gravure qui le représente armé

²⁰ PELAGAUD (1881), « Une mission scientifique en Syrie », *La Nouvelle Revue*, t. 12, p. 724-754. L'auteur est sans doute lyonnais. On connaît en tout cas dans ces mêmes années une imprimerie J.-B. Pélagaud à Lyon. Surtout, parmi les membres de l'Association lyonnaise des amis des sciences naturelles de ces mêmes années, on retrouve un Fernand Pélagaud, substitut du procureur, et un Élysée (ou Élisée) Pelagaud, propriétaire à l'île Bourbon en 1882, mais qui semble s'être fixé tout récemment sur l'île (voir *Association lyonnaise des amis des sciences naturelles, compte rendu des années 1881-1882*, p. 13) Il est l'auteur d'une étude sur les catacombes de Rome : *L'archéologie chrétienne à Rome. Une visite aux catacombes*, H. Georg, Lyon. Il s'agit sans doute de l'auteur de l'article en question. Émile Chantre, autre client de Melhem Ouardy (ci-dessous), appartient également à la même association.

²¹ *Ibid.*, p. 726.

²² CHANTRE, É. (1889), « De Beyrouth à Tiflis (à travers la Syrie, la Haute-Mésopotamie et le Kurdistan) », *Le Tour du Monde* LVIII, p. 209-304.

de pied en cap, la mine fière (Fig. 4). Cette gravure est tirée d'une photographie bien connue par ailleurs, prise à une date indéterminée par Félix Bonfils, et intitulée « Drogman guide de voyageurs »²³ (Fig. 3). Melhem Ouardy avait été recommandé par son précédent client ; on voit que l'avis de M. Pélagaud n'avait pas prévalu. É. Chantre avait d'ailleurs à faire à une forte concurrence, puisqu'à son arrivée à Beyrouth en avril 1881, il apprend que Melhem Ouardy n'est pas là. Celui-ci est heureusement remplacé par son frère Antoun (voir ci-dessus), qui a apparemment abandonné les activités de drogman, pour celles de « négociant et banquier ». C'est le même Antoun qui se charge du débarquement des colis de l'expédition, ainsi que du choix d'un drogman intérimaire, dont le nom n'apparaît pas²⁴ :



Fig. 3 et 4 : « Drogman guide de voyageurs » (Photo F. Bonfils, avec l'aimable autorisation de The Fouad Debbas Collection) Melhem Ouardi, notre drogman – gravure Thiriart, d'après une photographie (É. Chantre, « De Beyrouth à Tiflis », *Le Tour du monde*, 1889, p. 275).

²³ Voir CHEVEDDEN, P. E. (1983), « Early Photography of the Middle East: Review Article », *MELA Notes* 30, Fall, p. 35, qui corrige des identifications antérieures, en particulier dans la brochure de C. S. GAVIN (1982), *The Image of the East: Nineteenth-Century Near Eastern Photographs by Bonfils from the Collection of the Harvard Semitic Museum*, University of Chicago Press, Chicago. P. E. Chevedden reconnaît Melhem Ouardy dans deux autres photos de la même collection (4E8 et 5D5). La même photo d'un « Drogman guide de voyageurs » apparaît dans plusieurs livres récents sur les photos anciennes du Proche-Orient, celui de DEBBAS, F. C. (2001), *Des photographes à Beyrouth : 1840-1918*, Marval, Paris, p. 161, avec l'identification erronée « Elias Ouardi » (mais on a vu que R. Lacour donne au frère de Melhem le nom d'Anton Elias Ouardi), ou bien encore celui de JACOBSON, K. (2007), *Odaliques and Arabesques: Orientalist Photography, 1839-1925*, Quaritch, Londres, pl. 25.

²⁴ CHANTRE, É. (1889), « De Beyrouth à Tiflis (à travers la Syrie, la Haute-Mésopotamie et le Kurdistan) », *Le Tour du Monde* LVIII, p. 210. Autres mentions du personnage, p. 219 (Antioche), 228 (passage cité ci-dessus), 236 et 239 (Alep), 242 et 244 (Birecik, au bord de l'Euphrate), 256, 264 et 266 (région de Diyarbakır), 269-270, 274 (traversée du Kurdistan), 292-293 (nord du lac de Van), 296 (Beyazit, près de la frontière avec la Perse), 301 (route de Erevan).

« J'avais compté sur Melhem Ouardi pour organiser tout cela, car il avait accompagné plusieurs fois, dans ses courses à travers la Syrie, mon ami le docteur Lortet, qui avait été satisfait de ses services. Aussi ce fut pour moi une véritable contrariété d'apprendre qu'il était encore à Jérusalem. Ma lettre ne lui était pas parvenue assez-tôt pour qu'il pût venir nous recevoir.

En son absence, qui, du reste, ne devait pas se prolonger, puisqu'il allait nous rejoindre à Antioche, son frère Antoun fit de son mieux pour le remplacer, et nous fournit un drogman provisoire, suffisant pour des excursions en Syrie, mais avec lequel nous ne serions jamais parvenus en Kurdistan. »

La caravane est décrite en détail, à son départ d'Antioche, et on remarquera qu'elle est beaucoup moins importante que celle des Burton vers Palmyre. Malgré le passage en pays kurde²⁵, le danger semble moins présent (p. 228) :

« Elle se compose d'abord des personnages importants et indispensables pour voyager dans de bonnes conditions, c'est-à-dire du drogman Melhem, du cuisinier Francisque et de son aide. Parmi les autres personnes à notre service je dois citer encore le fournisseur de chevaux et de bêtes de somme, qui cumule avec cet emploi celui de médecin des hommes et des bêtes de la caravane, Abou Salim, beau-frère de Melhem ; puis deux domestiques attachés à nos personnes, et chargés spécialement du soin de nos montures et de l'installation de nos tentes ; enfin dix moukres chargés du soin des bagages et des bêtes de somme. Celles-ci, au nombre de quatorze, sont, pour la plupart, de vigoureux mulets, à part trois ou quatre ânes que les moukres montent à tour de rôle. »

Alors que la plupart des accompagnateurs (domestiques et moukres) s'en retournent à Beyrouth à l'arrivée à la frontière russo-turque, en prenant une route facile et directe, seul Melhem Ouardy, « désireux d'achever le voyage (...) et de voir le Caucase », poursuit sa route avec É. Chantre jusqu'à Tiflis. Auparavant, lors du séjour à Beyadid (Beyazıt), le drogman a vendu une partie du matériel, pour ne pas avoir à en payer le transport. Ce souci d'économie et celui de son propre intérêt lui valent d'être comparé à un Phénicien²⁶ :

« Melhem ne perdait pas son temps au point de vue de ses intérêts. La caravane devant retourner de Bayazid à Beyrouth, il s'agissait de la débarrasser le plus possible de son matériel, qui n'était plus neuf et dont il aurait dû payer le transport. En quelques heures, Melhem, digne petit-fils de Phénicien, vendit aux officiers de la garnison ses tentes, sa literie et son stock de provisions. Bientôt après il trouvait, pour les bêtes de somme, des charges de marchandises à destination d'Alep. Le gros de la caravane, c'est-à-dire

²⁵ Pour lequel le gouverneur de Diyarbakır leur fournit une escorte de six zapetiés commandés par leur capitaine (*ibid.*, p. 273).

²⁶ *Ibid.*, p. 296.

les mulets, pouvait donc se mettre en route dès le lendemain matin. Elle ne suivit pas le même chemin que nous avons parcouru, car il est plus long, et d'ailleurs aucun des moukres n'eût voulu le reprendre, à cause des dangers considérables qu'ils étaient et sont encore convaincus d'avoir courus avec nous. Ils s'en allèrent donc par Kharpout et Marach. »

Les documents postérieurs sur ses activités – à l'exception de l'inscription de Palmyre – sont plus rares, mais on peut en reconstituer quelques étapes qui le montrent sous des jours variés.

Il accompagne au printemps 1890 le naturaliste Théodore Barrois, professeur à l'université de Lille, lors d'une expédition au Proche-Orient pour l'exploration des lacs du bassin du Jourdain et des eaux de la Mer Morte. Dans ce but, il organise à partir de Jérusalem une caravane « avec l'aide de Melhem Ouardy, l'excellent et dévoué drogman qui avait déjà guidé M. Lortet dans ces contrées²⁷. » Les articles relatant ce voyage ne concernent que la Mer Morte, pourtant Th. Barrois a aussi visité d'autres lieux comme on l'apprend par diverses allusions. Il est fort probable qu'il ait été accompagné par le même drogman, ainsi lors d'un passage à Palmyre, où le naturaliste recherche un crustacé « aux alentours de la source Éphéca. L'eau qui en jaillit est nettement sulfureuse, mais cela n'eut point incommodé les Telphuses... »²⁸. De même, on sait que le nom du drogman a été donné à un rotifère (animal microscopique, de type plancton) découvert dans le lac Yammouné (Beq'a au Liban) par Théodore Barrois et publié par ce dernier et Eugen von Daday [E. Daday de Dées], le *Brachionus quadridentatus f. melhemi* Barrois & Daday²⁹. La description de ce *Brachionus melhemi*, long d'environ 340 µ (p. 400-404), s'achève par cette phrase :

« Nous nous faisons un plaisir de dédier cette espèce au Dragoman Melhem Ouardy, de Beyrouth, en remerciement de ses bons et loyaux services. »

²⁷ BARROIS, Th. (1890-1891), « Notes de voyage d'un naturaliste à la Mer Morte », *Revue biologique du Nord de la France* 4, p. 44-55 (ici, p. 46) et 151-158. Ce dernier article finit sur un « à suivre », mais je n'ai pas retrouvé cette suite, ni dans ce numéro, ni dans les numéros suivants de la revue. Le drogman apparaît aussi aux p. 153 (navigation sur la Mer Morte dans un canot), 156 (difficulté du transport des bagages dans les sentiers montagneux des environs d'Ein Geddi).

²⁸ BARROIS, Th. (1892-1893), « Liste des décapodes fluviatiles recueillis en Syrie », *Revue biologique du Nord de la France* 5, p. 125-134 (ici, p. 126).

²⁹ BARROIS, Th. et VON DADAY, E. (1893-1894), « Contribution à l'étude des Rotifères de Syrie et description de quelques espèces nouvelles », *Revue biologique du Nord de la France* 6, p. 391-409. L'article a sans doute aussi été publié à part par les deux mêmes sous le titre *Résultats scientifiques d'un voyage entrepris en Palestine et en Syrie (mars-juin 1890). Crustacés phyllopoïdes. Décapodes fluviatiles. Rotifères*, Le Bigot, Lille, 1892-1894. Il en existe aussi une version hongroise. De manière curieuse, le nom latin de l'animal a parfois été l'objet de mauvaise transcription et il apparaît parfois dans la littérature scientifique sous le nom de *Brachionus quadridentatus melheni* (au lieu de *melhemi*) : voir De RIDDER, M. (1985), « Contributions to the knowledge of African rotifers: Rotifers from the Ivory Coast », *Hydrobiologia* 127, p. 53-61.

Les collections malacologiques du Muséum de Lyon contiennent également un coquillage d'eau douce du Lac de Tibériade et du Jourdain, don de « Melhem Ouardy »³⁰. Le spécimen est entré dans la collection en 1879 ; il est difficile de savoir s'il est venu avec une expédition Lortet (celle de 1875 ?) ou par une autre voie.

Melhem Ouardy en Amérique

Melhem Ouardy a ensuite acquis une renommée d'un autre ordre en participant en 1893 à l'exposition universelle de Chicago (*World's Fair: Columbian Exposition*), en compagnie d'un de ses frères, Bolossy (Boulos, forme arabe de Paul ?)³¹. Non content de populariser le tourisme au Proche-Orient, il gérait également un « Moorish Palace », situé sur le Midway Plaisance, qui regroupait des attractions très diverses, comme un labyrinthe de miroirs (palais des glaces) et un musée de cire, la moindre n'étant pas la guillotine qui avait servi pour Marie-Antoinette³².

Cet établissement a visiblement connu un grand succès lors de l'exposition et il est cité beaucoup plus souvent que le stand qui promouvait le voyage touristique en Terre Sainte. Cette partie de la *World's Fair*, indépendante, mais appartenant néanmoins au plan d'ensemble, avait été conçue comme une exposition ethnographique vivante, sur le modèle de ce qui s'était fait à Paris en 1889. Ainsi, le village algérien exposé à Paris est transporté à Chicago par un des organisateurs de l'exposition de Midway Plaisance, qui en prend la concession exclusive pour les États-Unis. D'autres « villages » étrangers, regroupant des populations de tous les continents et mettant en évidence

³⁰ AUDIBERT, C. et CLARY, J. (2007), « Les collections malacologiques du Muséum de Lyon », *Cahiers scientifiques* (Département du Rhône - Musée des Confluences, Lyon) 13, p. 97.

³¹ Voir NANCE, S. (2009), *How the Arabian Nights Inspired the American Dream 1790-1935*, Chapel Hill, [référence que je dois à M. Gawlikowski], p. 143-144 : « ... the Syrian dragoman Melhem Ouardy and his brother Bolossy. They made their way to Chicago to set up a promotional exhibit for Holy Land tourism displaying desert camping equipment and other representations of Syrian and Palestinian life. There they served Arab-style coffee and cigars to customers in a series of café tents they put up just outside the fair's gate in order to avoid "the rake-off" of percentages of profits the Columbian exposition took from concession holders. (...) In spite of his Levantine origins, Milhem [*sic* !] Ouardy was also manager of a Midway establishment called the Moorish Palace. » Cet établissement avait apparemment été financé par des habitants de Chicago, qui avait dû embaucher notre entreprenant drogman pour l'occasion.

³² *Ibid.*, p. 144. La guillotine était bien entendu certifiée authentique par le gouvernement français. Voir Mrs. STEVENS, M. (1895), *Six Months at the World's Fair*, Detroit, p. 100 : « The original guillotine on which Marie Antoinette was executed was purchased of France at a fabulous sum, official writings from the French government testifying to the fact that it was the original. »

des types ethniques particulièrement intéressants sont ainsi présentés³³. Cette vocation ethnographique ne doit évidemment pas dissimuler le but essentiellement commercial de l'entreprise³⁴.

Le nom de Melhem Ouardy (mais non celui de son frère, à ma connaissance) apparaît à plusieurs reprises dans l'abondante littérature engendrée par l'exposition, sous des orthographes variées, Milhem ou Milhim. On a peu d'information sur sa gestion effective, mais il apparaît clairement qu'il choisissait les danseuses et qu'il était lui-même partie prenante des spectacles où il paraissait avec un sabre. Au Moorish Palace se produisaient des danseuses orientales, une des raisons parmi d'autres du succès de l'endroit. Plusieurs d'entre elles nous sont connues par des photos publiées dans un ouvrage illustré *Portrait Types of the Midway Plaisance*, édité à Saint-Louis en 1894, en plusieurs fascicules³⁵. Dans le volume 2/6 du 12 avril 1894 est publiée une photo représentant Rahlo Jammele, « native of Jerusalem », décrite comme

« another beautiful Jewish dancer who shared the honors with Nazha Kassik at the Moorish Palace. Larger in figure and more fully developed than her light-footed sister she was selected by Milhem Ouardy, the manager, on account of her remarkable cleverness in handling the sword during the dance. »

³³ Voir par exemple un brochure publicitaire publiée à cette occasion, SMITH, F.H. (1893), *Art History. Midway Plaisance and World's Columbian Exposition*, Chicago. Sur ce thème, on citera en particulier l'exposition présenté de novembre 2011 à juin 2012 au Musée du Quai Branly, « Exhibitions. L'invention du sauvage », dont le catalogue (édité par BLANCHARD, P. ; BOËTSCH, G. et JACOMIJN SNOEP, N.) permet un point historiographique sur la question.

³⁴ KIRSHENBLATT-GIMBLETT, B. (1998), *Destination Culture: Tourism, Museums, and Heritage*, Berkeley, p. 97-102. Le personnage qui s'était vu confier l'organisation de cette partie de l'exposition, Sol Bloom, n'était âgé que de 23 ans. Il fit ensuite une carrière à la chambre des représentants (pour les 19^e et 20^e districts de New York) de 1922 à 1949. Il est en particulier célèbre pour avoir introduit et popularisé la danse du ventre aux États-Unis (*hootchy-kootchy dance*), justement à l'occasion de l'exposition de Chicago. Il avait composé pour cette occasion une chanson, *Streets of Cairo*, qui est entrée dans le répertoire populaire américain. *Street of Cairo* était le nom d'une attraction sur Midway en 1893, où se produisait, sous le pseudonyme de *Little Egypt*, une danseuse qui fit scandale par ses tenues légères.

³⁵ *Oriental and Occidental, Northern and Southern Portrait Types of the Midway Plaisance. A Collection of Photographs of Individual Types of Various Nations from all parts of the World...* avec une préface par le Prof. F.W. Putnam, World's Fair Art Series 6, Educational art series vol. 2, en plusieurs livraisons, St Louis, N.D. Thompson, 1894 (*non vidi*). Il s'agit d'un album photographique, regroupant une quarantaine d'images (« full page photos of the inhabitants of the various villages on the Midway »). Putnam est décrit comme le « Chief of the Department of Ethnology at the World's Columbian Exposition ».

Voir aussi GUALTIERI, S.M.A. (2009), *Between Arab and White: Race and Ethnicity in the Early Syrian American Diaspora*, Berkeley, p. 34 : « Milhim Ouardy from the Lebanese town of Dayr al-Qamar, and a dragoman by profession, participated as a swordsman ». Ces renseignements proviennent très probablement de l'album photographique cité *supra*, et confirment l'origine du drogman dans le Chouf.

On trouve dans le même ouvrage (n° 5 de la série), un portrait en buste de Melhem Ouardy lui-même, vieilli, avec une moustache grisonnante. D'autres dragomans ou guides touristiques, comme le fameux Far-Away Moses, dont Mark Twain avait croisé la route à Constantinople³⁶, participaient aussi à l'exposition universelle, et Moses était même apparemment un des partenaires dans la concession du village turc, voisin du Moorish Palace. On ne sait précisément ce qu'il en était de Melhem Ouardy, mais leur connaissance des langues européennes en faisait à Chicago, comme en Orient, des intermédiaires excellents pour la popularisation de cet Orient exotique, qui servait à attirer le chaland.

La suite du séjour américain nous est inconnue pour le reste, mais il dut s'achever après l'exposition de Chicago, puisqu'il est en effet ensuite mentionné par le guide Baedeker dans les éditions de 1898 et 1904 parmi les drogman recommandables (à Beyrouth, signe de son retour au Proche-Orient). Son nom a disparu dans l'édition de 1910³⁷, ce qui signale sans doute la fin de son activité, si ce n'est son décès. Il n'apparaît pas dans les guides Joanne que j'ai pu consulter.

Antoun et Botros Ouardy

Pour en finir sur Melhem et sa famille, on citera enfin le témoignage de Félicien de Saulcy (19 mars 1807 – 4 novembre 1880) sur deux frères du drogman, Antoun et Botros Ouardy. Le premier, comme on l'a vu à propos du voyage d'É. Chantre, s'était transformé en négociant et banquier dans les années 1880. Comme le signalaient Isabel Burton et Raoul Lacour, il était lui aussi drogman vers 1870, et même plus tôt, puisque F. de Saulcy en parle dans ses *Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, publiés en 1867 et qui relatent des

³⁶ Voir le début du chap. XXXV de TWAIN, Mark (1869), *The Innocents Abroad* : « We left a dozen passengers in Constantinople, and sailed through the beautiful Bosphorus and far up into the Black Sea. We left them in the clutches of the celebrated Turkish guide, "FAR-AWAY MOSES," who will seduce them into buying a ship-load of ottar of roses, splendid Turkish vestments, and all manner of curious things they can never have any use for. Murray's invaluable guide-books have mentioned 'Far-away Moses' name, and he is a made man. He rejoices daily in the fact that he is a recognized celebrity. » Ce portrait pouvait sans doute convenir à Melhem Ouardy.

³⁷ BAEDEKER, Karl (1898) (éd.), *Palestine and Syria: Handbook for Travellers*, Baedeker, Leipzig, p. 318 ; *id.* (1904) (éd.), *Palästina und Syrien. Handbuch für Reisende*, Baedeker, Leipzig, p. 24 ; *id.* (1910) (éd.), *Palästina und Syrien. Handbuch für Reisende*, Baedeker, Leipzig, édition dans laquelle les drogman de Beyrouth sont signalés p. 258.

événements qui ont eu lieu en novembre 1863 en Palestine³⁸. Antoun Ouardy, accompagné de son frère Botros³⁹, guide F. de Saulcy. Celui-ci écrit qu'ils se sont entendus à Paris, puisque dans la liste des gens qui sont avec lui, il mentionne⁴⁰ :

« Antoun-el-Ouardy – drogman avec lequel j'avais traité à Paris même quelques semaines avant le départ. »

Antoun Ouardy devait donc avoir fait le voyage de Paris, ce qui prouve sans doute qu'il était déjà bien installé dans la profession à cette date. Son caractère – bravache, mais terrorisé à la moindre alerte⁴¹ – est l'occasion de plusieurs notations peu flatteuses de la part de F. de Saulcy. Leur relation se termine d'ailleurs mal, puisque le drogman est congédié le 27 novembre⁴² :

« J'ai aujourd'hui congédié mon drogman Antoun-el-Ouardy, sans tenir aucun compte de son désir ardent de m'exploiter pendant tout le reste de mon séjour en Syrie. Ce gaillard-là n'a-t-il pas essayé de me faire payer sa dépense personnelle et celle de tout son monde, à l'hôtel ! J'avoue que je l'ai reçu comme un chien dans un jeu de quilles, lorsqu'il a eu l'heureuse idée de me proposer cet arrangement à sa convenance. M'en voilà débarrassé, et je ne le regrette guère. »

³⁸ Sur F. de Saulcy, voir le catalogue de l'exposition tenue au Louvre (13 mai-4 octobre 1982), *F. de Saulcy et la Terre Sainte*, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1982. De SAULCY, F. (1867), *Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, Librairie du Petit Journal, Paris. Antoun Ouardy (souvent seulement Antoun) apparaît aux pp. 120, 137, 147 (mention du frère), 189, 199-201, 219, 224 et 289-290. Il en faut pas confondre le drogman avec un autre Antoun, Antoun Abou-Saouïn, « le plus intelligent de mes ouvriers arabes », lors de la fouille du tombeau des rois à Jérusalem (voir p. 241). Certains de ces événements sont relatés également, souvent dans les mêmes termes exactement, dans *Le Voyage en Terre Sainte*, 2 vol., Didier, Paris, 1865, qui est la version longue, plus archéologique et historique, des *Souvenirs d'un voyage...* Dans les *Carnets de voyages en Orient (1845-1869)*, PUF, Paris, 1955, éditées par BASSAN, F. (sous le nom complet de Saulcy, L. F. Caignart de Saulcy), il en est de même.

³⁹ Sur ce personnage, qui n'apparaît que de manière allusive, voir par ex. *Le Voyage en Terre Sainte* II, p. 119 : « Ce matin, Salzmann et Mauss, accompagnés de mon fidèle Botros, sont partis pour Hébron. C'est le frère d'Antoun qui les suit en qualité de drogman et de maître d'hôtel ; Antoun, en effet, grâce à ses fantasias du dernier voyage, est bel et bien abattu par une fièvre de cheval, qui ne lui permet pas de se départir du repos le plus absolu. » L'interprétation n'est pas absolument claire, et on peut se demander si « mon fidèle Botros » et « le frère d'Antoun » sont un seul et même personnage, ou s'il s'agit de deux personnes différentes. Il semble bien qu'il y ait eu un autre Botros, aide de F. de Saulcy lors de ses travaux archéologiques. L'identification de ce qui appartient à ce Botros et ce qui revient au frère de Melhem Ouardy est rarement facile à faire (F. Bassan dans l'index des *Carnets de voyages* cite toutes les occurrences sous la même entrée « Botros »).

⁴⁰ *Le Voyage en Terre Sainte* I, p. 73.

⁴¹ *Souvenirs d'un voyage...*, p. 190, et *Le Voyage en Terre Sainte* II, p. 281 : « Conclusion : il n'y a certainement pas un mot de vrai en toute cette affaire ; ce qui n'empêche pas Antoun de faire le bravache et de montrer une grande détermination. »

⁴² *Souvenirs d'un voyage...*, p. 289-290, et *Le Voyage en Terre Sainte* II, p. 177 ; partiellement dans *Carnets de voyages*, p. 156.

Curieusement, le frère d'Antoun Ouardy, Botros, ne semble pas avoir subi le sort de son frère, puisqu'un personnage de ce nom est cité à plusieurs reprises par la suite. On a vu qu'il était difficile d'assurer qu'il s'agit bien du même.

Pourtant les relations entre Félix de Saulcy et Antoun Ouardy ne s'en sont pas tenues là et la brouille ne devait pas être définitive. En effet, moins de dix ans plus tard, le même F. de Saulcy, à propos de la numismatique de Palmyre, écrit dans la *Revue archéologique*⁴³ :

« Il y a trois semaines, je recevais de Beyrouth un petit paquet de monnaies de cuivre très-curieuses, mais malheureusement frustes pour la plupart, et que M. Antoun-el-Ouardy, le guide le plus intelligent et le plus dévoué de toute la Syrie, avait, pour m'être agréable, recueillies à Palmyre, dans une excursion heureusement accomplie par lui au mois d'avril dernier. » [l'article est signé du 7 avril 1871, F. de Saulcy est à Londres.]

Cette visite à Palmyre est peut-être d'ailleurs celle que raconte Isabel Burton (les dates concordent, avril 1870). Dans ce cas, les monnaies auraient donc été rapportées par Melhem lui-même. Celui-ci, attesté à Palmyre en 1870 et 1885, avait dû se rendre le site à d'autres occasions. Il est possible et même très probable que de futures recherches révèlent de nouvelles attestations du drogman Melhem Ouardy, sur les routes et les sites du Proche-Orient, que ce soit en direction de l'oasis, ou vers d'autres lieux (avec Pierre II du Brésil, comme le suggère Pélagaud ?, ou bien à propos de son séjour américain). Les témoignages réunis ici suffisent, me semble-t-il, à définir une image de ce drogman tel qu'il était vu par ses clients européens. Ils permettent également d'éclairer l'inscription française de Palmyre, monument emblématique du « tourisme » tel qu'il était pratiqué à cette époque.

⁴³ De SAULCY, F. (1870-1871), « Numismatique palmyrénienne », *Revue archéologique* 22, p. 291-303. Le passage cité est à la p. 292.